

# La révolution socratique

Socrate (470-399)

## Résumé

- Socrate n'a rien écrit ; il discute avec les gens (ironie et maïeutique) et leur montre qu'ils ne savent rien ; lui-même prétend ne rien savoir : « tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien »
- en distinguant ainsi savoir et opinion, Socrate est le fondateur de la rationalité et de la philosophie (Descartes introduira une révolution comparable, lui aussi par l'application d'un doute méthodique, au XVII<sup>e</sup> siècle)
- cette reconnaissance de notre ignorance est le point de départ nécessaire de toute recherche
- c'est aussi une injonction éthique à faire retour sur soi : Socrate reprend l'injonction du temple de Delphes : « connais-toi toi-même »
- finalement, Socrate est condamné à mort par le tribunal démocratique d'Athènes, pour incroyance et corruption de la jeunesse ; il aurait pu échapper à la mort mais il préfère mourir, par respect pour la démocratie qu'il aime et accepte ; il boit la ciguë devant ses amis en pleurs

## Éléments de biographie

Socrate est né à Athènes en 470 av. J.-C. et il est mort en 399 av. J.-C. dans la même ville. Il est le fils d'un sculpteur et d'une sage-femme. On le représente toujours discutant, vêtu d'un manteau grossier, parcourant les rues pieds nus, par tous les temps. Il a une apparence ignorante et vulgaire, il est laid et a une femme insupportable et pleurnicharde. Il ne quitte jamais Athènes, ne s'intéresse pas à la science de la nature mais au monde humain, et en particulier aux problèmes moraux. Il s'interroge sur l'essence des vertus (comme le courage, la justice, la piété, l'amitié, l'amour...) et cherche à en proposer des définitions. On peut dire que la question socratique par excellence est de la forme « Qu'est-ce que  $x$  ? ».

Socrate n'a jamais écrit, et nous ne connaissons sa pensée qu'à travers des témoignages d'autres philosophes, et avant tout celui de son disciple Platon (mais d'autres Athéniens ont écrit sur Socrate, par exemple Xénophon). Platon a écrit de nombreux dialogues qui mettent Socrate en scène. Il est d'ailleurs difficile de savoir, quand on lit ces dialogues, si la pensée exprimée est bien celle de Socrate, ou plutôt celle de Platon.

**Fomesoutra.com**  
ça soutra !  
Docs à portée de main

## Maïeutique et ironie

Comment Socrate en est-il venu à pratiquer la philosophie ? Dans son *Apologie de Socrate*, Platon raconte comment l'un des amis de Socrate, Chéréphon, avait demandé à l'oracle de Delphes s'il existait quelqu'un de plus sage que Socrate, et l'oracle avait répondu que nul n'est plus sage que Socrate. Socrate se demande alors ce que l'oracle a pu vouloir dire et il se lance dans une longue enquête auprès de ceux qui, selon la tradition grecque, possèdent la sagesse (hommes d'Etat, poètes, artisans), pour découvrir quelqu'un de plus sage que lui. Il s'aperçoit alors que tous ces gens croient tout savoir alors qu'il ne savent rien. Il en conclut que s'il est le plus sage, c'est parce que lui, au moins, sait qu'il ne sait rien. « Tout ce que je sais, dit Socrate, c'est que je ne sais rien. »

Si Socrate affirme qu'il ne sait rien, c'est parce qu'il distingue le savoir (*épistémè*) de l'opinion ou la croyance (*doxa*). Contrairement à l'opinion, le savoir est une croyance que l'on peut justifier par des raisons, et non une croyance simplement admise. Cette distinction est si fondamentale qu'on y voit la naissance de la **rationalité** et de la **philosophie** proprement dite. A partir de Socrate on ne pourra plus se contenter de fragments poétiques à la mode d'Héraclite ou de Parménide : les affirmations des penseurs devront être justifiées par des arguments rigoureux.

Ayant pris conscience de cela, Socrate va passer son temps à interroger ses concitoyens pour leur faire prendre conscience de leur ignorance. Il adopte une attitude faussement naïve : il interroge ses interlocuteurs en faisant mine de vouloir s'instruire auprès d'eux. C'est ce qu'on appelle la *maïeutique* socratique : l'art de faire accoucher les esprits de la vérité, tout comme sa mère faisait accoucher les femmes. On parle aussi de l'*ironie* socratique : l'art d'interroger (du grec *iron*, celui qui interroge), tout en surprenant l'interlocuteur en étant là où il ne s'attend pas à nous trouver.

Certes, bien souvent la maïeutique ne mène à aucune vérité. De nombreux dialogues de Socrate ne parviennent à aucune vérité et finissent par une *aporie*, c'est-à-dire une impasse. Mais prendre conscience de notre ignorance, c'est la première étape, indispensable, dans le chemin vers la connaissance. Ni le savant ni l'ignorant ne cherche le savoir : le savant parce qu'il le possède déjà, l'ignorant parce qu'il ignore ce qui lui manque. Le *philosophe* au sens étymologique (l'ami de la sagesse) doit donc être à la fois savant et ignorant : il ignore, mais il sait qu'il ignore, et la conscience de ce manque déclenche le désir de le combler.

### **Ethique et connaissance de soi**

Le fait de découvrir la vanité de son prétendu savoir peut aussi permettre à l'interlocuteur de Socrate de découvrir une vérité sur lui-même : passant du savoir à lui-même, il est alors amené à se mettre lui-même en question. La question en jeu dans le dialogue socratique n'est pas seulement *ce dont on parle*, mais aussi *celui qui parle*. Socrate harcèle ses interlocuteurs de questions qui les mettent eux-mêmes en question, qui les obligent à faire attention à eux-mêmes, à prendre souci d'eux-mêmes. Faire de la philosophie, c'est apprendre à mettre en question les « certitudes » et les valeurs qui dirigent notre propre vie. C'est se mettre en question soi-même, parce qu'on peut être amené à éprouver le sentiment de ne pas être ce que l'on devrait être. Le savoir philosophique n'est donc pas seulement une connaissance abstraite, mais il est inséparable d'un véritable travail sur soi-même. C'est en ce sens que, dans le dialogue de Platon intitulé *Le Banquet*, Socrate répond à un interlocuteur qui voudrait profiter de son savoir : « Quel bonheur ce serait si le savoir était une chose de telle sorte que, de ce qui est plus plein, il pût couler dans ce qui est plus vide. » Le savoir n'est pas un contenu achevé et immuable, qui serait transmissible directement par l'écriture ou par n'importe quel discours.

La démarche philosophique de Socrate se caractérise donc par une forme de souci de soi. Socrate considère que la première chose qu'il faut connaître est ce que l'on est soi-même. Il prend en ce sens comme devise une inscription gravée sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même ». La connaissance de soi dont il est ici question s'oppose au prétendu savoir des sophistes en ce qu'elle n'a rien d'utilitaire : elle met au contraire en jeu un soin que chacun doit prendre de son âme en vue d'atteindre une règle de sagesse.

### **Le procès de Socrate**

L'attitude de Socrate, souvent mal comprise, lui attirera beaucoup d'ennemis, parmi lesquels se trouvent les *sophistes*. Les sophistes sont des professeurs itinérants qui enseignent contre rétribution l'art d'argumenter dans les affaires privées et publiques. Très intelligents et influents, ils se présentent comme des « marchands de savoir ». Les seuls buts des sophistes sont la puissance et la persuasion, et ils se distinguent par là nettement de l'attitude de Socrate, qui recherche la *vérité*.

Socrate dérange, et surtout en matière politique. Suite à une défaite lors de la guerre du Péloponnèse, les « intellectuels », perçus comme des adversaires de la démocratie, sont tenus pour responsables, et Socrate est traîné en justice pour incroyance et corruption de la jeunesse.

A son procès, rapporté par Platon dans l'*Apologie de Socrate*, Socrate se défend mal, ou presque pas. Il refuse le discours persuasif et les procédés sophistiques qui auraient pu lui

sauver la vie, ainsi que sa défense par un avocat et les pleurs ostentatoires susceptibles d'attendrir ses juges. Pour lui, vouloir vivre à tout prix est loin d'être la meilleure façon de vivre. Il s'est cru investi d'une mission divine : protéger et améliorer la cité athénienne, et il a tout fait pour mener à bien cette mission. Le procès athénien se déroule en deux temps : d'abord, on juge l'accusé coupable ou non coupable ; ensuite, s'il est reconnu coupable, l'accusé peut proposer une peine qui peut être acceptée ou refusée. Comme peine, Socrate propose d'être nourri dans le Prytanée<sup>6</sup> (c'était un honneur que l'on faisait à certains champions olympiques) en récompense de sa conduite juste. Les juges ne peuvent accepter cela et optent pour la peine de mort.

Condamné à boire la ciguë, Socrate reste fidèle à sa cité et accepte son sort. On peut même dire que Socrate s'est condamné lui-même. Dans le *Criton*, Platon raconte la scène : à ses amis qui lui proposent de s'évader, Socrate refuse, affirmant que bien que les juges aient tort sur son compte, il respectera leur verdict car il a toujours accepté et aimé la démocratie : il doit donc obéir à sa loi. De plus, Socrate place la Justice bien au-dessus de la vie : il préfère la mort à une injustice, et il semble d'ailleurs croire à une vie après la mort dans laquelle les Justes sont récompensés.

Le comportement exemplaire de Socrate, représenté au XIX<sup>e</sup> siècle par un tableau de Jacques-Louis David, peut être rapproché de l'histoire de Jésus. Lui aussi, selon une certaine interprétation, avait voulu lui-même sa mort, par l'intermédiaire de Judas, afin que le christianisme s'épanouisse. Il faut que l'homme meure pour que l'idée survive<sup>7</sup>.

## Conclusion

Cicéron a dit de Socrate qu'il était « le père de la philosophie ». Si Socrate peut bien mériter ce titre, ce n'est pas parce qu'il aurait proposé une doctrine, un ensemble de dogmes à partir desquels la connaissance philosophique pourrait s'édifier en système, mais parce qu'il a fait naître l'idée de philosophie, conçue comme un discours rationnel inséparable d'un certain mode de vie, et comme un certain mode de vie inséparable d'un discours rationnel. Ce que montre la figure de Socrate, c'est que la philosophie est à la fois une réflexion conceptuelle et une manière de vivre, que faire de la philosophie consiste essentiellement à désirer orienter sa vie selon la justice et la vérité.

Références : le tableau de David, *La Mort de Socrate* (1787). Textes de Platon : l'*Apologie de Socrate* et le *Criton* (sur le procès et la mort de Socrate).



## Platon (427-347)

Platon était le disciple de Socrate. Il fut très marqué par la condamnation à mort de son maître par les Athéniens.

Pour Platon, l'essentiel est la justice, la politique, la réalisation du Bien : il veut faire advenir la cité idéale, où règnerait la justice parfaite. On peut dire que son *ontologie* (théorie de l'être, du Vrai) découle de son *éthique* (conception de ce qui doit être, du Bien). Cette perspective permet peut-être de comprendre l'*idéalisme* de Platon : la vraie réalité, selon lui, ce sont les Idées et non les choses matérielles.

## Les Idées

Une autre manière de comprendre l'idéalisme platonicien est de partir de l'idée d'éternité. Traditionnellement, on pense que ce qui existe véritablement est éternel. Les choses

---

<sup>6</sup> Logement des prytanes, premiers magistrats de la Cité.

<sup>7</sup> Pensons au mot de l'Évangile : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (Évangile selon Jean, 12, 24-25)

éphémères n'existent pas véritablement puisqu'elles sont condamnées à disparaître rapidement ! L'éternité fait partie des prédicats de l'être.

Or il est clair que tout coule, comme disait Héraclite. Les fleuves, les plantes, les animaux, sont des êtres temporaires soumis au changement et à la disparition. Les Idées, en revanche, dont le modèle est fourni par les idées mathématiques (Platon était très sensible aux mathématiques, récemment développées considérablement par Pythagore : au fronton de son école, l'académie, il y avait écrit : « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre »), sont éternelles. Les ronds et les triangles de la nature passent, mais l'idée de cercle et l'idée de triangle sont éternelles, car intemporelles.

Ainsi pour Platon les choses visibles ne sont que les reflets de ces Idées, qui sont la véritable réalité. C'est le sens de l'allégorie de la caverne. Il existe un ciel d'Idées éternelles, et les êtres sensibles ne sont que les incarnations temporaires et éphémères de ces Idées. Le chat est l'ombre fugitive de l'idée éternelle de chat. « Le temps est l'image mobile de l'éternité immobile. »



### L'allégorie de la caverne

L'allégorie de la caverne est une image utilisée par Platon pour montrer que la réalité n'est peut-être pas du tout ce que nous voyons. On peut rapprocher cette expérience de pensée du rêve de papillon de Tchouang-tseu, du doute de Descartes ou du film *Matrix* : le monde est peut-être tout autre chose que ce que nous croyons.

Ce qui est mystérieux, dans l'allégorie de la caverne, c'est l'« Idée de Bien », symbolisée par le soleil. L'Idée de Bien est au monde des idées ce que le soleil est au monde sensible : de même que le soleil est la condition de la visibilité des choses visibles, l'Idée de Bien est la condition de l'intelligibilité des Idées. Platon souligne que cette idée est ce que nous découvrons en dernier, mais que nous la découvrons comme la condition de toute pensée : ce qui est en dernier dans l'ordre de la connaissance est premier dans l'ordre des choses.

Comment interpréter cette notion mystérieuse de l'Idée de Bien ? On peut proposer plusieurs interprétations :

(1) Les principes logiques : on les découvre en dernier, mais ils sont la condition de la pensée, donc de toute connaissance. (Aristote)

(2) Selon Kant, l'a priori, c'est-à-dire les notions d'espace et de temps, sont au fondement de toute connaissance. Et on découvre ces vérités en dernier, par une sorte d'introspection. De même, selon Heidegger la pensée repose sur la projection dans le temps (ekstases temporelles), car elle s'enracine dans l'action. Découvrir cela exige un mouvement introspectif par lequel on remonte à ce qu'il y a de plus « originaire » dans la pensée.

(3) Plus proche de la notion de Bien, on peut penser aux idées perspectivistes de Nietzsche. Toute compréhension n'est possible qu'à partir de la vie : il faut des intérêts, un projet, pour que le monde apparaisse. Pas de vérité sans question, et pas de question sans but. Ces idées sont d'ailleurs proches de celles de Heidegger.

On peut supposer que c'est ce que voulait dire Platon par l'« Idée de Bien ». Mais sur une question aussi difficile, cela ne reste qu'une hypothèse.

### Eros

Dans le *Banquet*, Platon expose une théorie originale de l'amour et du désir (le terme grec *éros* confond ces deux dimensions).

Pour Platon, le désir est essentiellement *manque* : on ne désire que ce dont on manque. Mais ce désir n'est pas négatif pour autant. Certes, les désirs du corps ne sauraient être recherchés, car ils reviennent à verser sans cesse dans un tonneau percé, comme les Danaïdes. Mais les désirs spirituels sont le moyen de nous élever vers la connaissance des Idées. La philosophie (étymologiquement : l'amour de la sagesse) n'est rien d'autre que ce désir. Ni les

savants ni les ignorants ne cherchent le savoir : les savants, parce qu'ils le possèdent déjà ; les ignorants, parce qu'ils ignorent son existence. Pour désirer connaître il faut à la fois ignorer et savoir qu'on ignore. On retrouve la formule célèbre de Socrate : « tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Platon représente donc Eros comme un demi-dieu : pauvre, mais plein de ressources. C'est une représentation de la condition humaine<sup>8</sup>.

Mieux, le désir charnel lui-même nous élève vers le désir spirituel. Au début nous aimons des corps. Mais peu à peu, si nous suivons cet amour et nous demandons ce que nous aimons et voulons vraiment, nous allons comprendre que ce n'est pas le corps lui-même, mais ce en quoi il est beau, sa beauté. En effet, il suffit que le corps vieillisse et perde sa beauté pour que nous ne le désirions plus. De l'amour d'un seul beau corps, nous passons ainsi à l'amour de tous les beaux corps ; puis à l'amour des belles actions ; puis à l'amour des belles connaissances ; puis à l'amour des belles âmes ; et enfin à l'amour de la Beauté en soi. Contrairement aux belles choses la Beauté en soi n'est pas belle uniquement sous un certain angle, mais elle est intégralement, parfaitement et éternellement belle. Ainsi, selon Platon le désir poussé jusqu'au bout nous mène vers les Idées, car elles sont son véritable objet.

### Philosophie morale et politique

Le souci essentiel de Platon est la Justice. Il consacre de nombreux ouvrages (notamment *La République* et *Les Lois*) à imaginer la cité idéale, c'est-à-dire la constitution susceptible de faire advenir la justice. Platon sait bien que cette cité idéale n'existe pas et n'existera peut-être jamais, mais il imagine ce que serait l'idéal afin de montrer vers quoi il faut tendre.

L'idée fondamentale de Platon est qu'il faut une hiérarchie et une division du travail. La justice est réalisée quand chacun est à sa place, conformément à ses talents naturels. Platon n'est donc pas démocrate mais plutôt aristocrate. Concrètement, la cité est constituée de trois classes : les dirigeants, les soldats et les travailleurs (paysans, artisans, commerçants). Chaque classe a sa vertu propre : les dirigeants doivent être intelligents (ce seront des philosophes-rois), les soldats doivent être courageux et le peuple doit simplement désirer satisfaire ses intérêts économiques – et obéir aux supérieurs.

La justice sera réalisée quand cette hiérarchie sera instaurée. Pour assurer sa mise en place, Platon n'hésite pas à imaginer une forme de communisme : les biens et les femmes devront être mis en commun dans la cité idéale. A partir de là, on peut voir dans Platon le fondateur du communisme et du totalitarisme : il n'hésite pas à défendre le mensonge politique (on peut mentir si c'est en vue du Bien ou de l'ordre), et considère que le pouvoir politique doit exercer un contrôle rigoureux sur les arts, qui sont intrinsèquement politiques. On peut dire que l'idée d'un « art de propagande » remonte à Platon !

Les idées politiques de Platon se transposent à l'individu. Comme la cité, l'âme est divisée en trois parties : les désirs, la raison et le courage. L'homme juste et vertueux est celui qui domine ses désirs et obéit à sa raison. Platon utilise une métaphore pour exprimer cette tripartition : dans la tête de chaque homme, dit-il, il y a une hydre (monstre imaginaire à plusieurs têtes), un lion et un homuncule (petit homme). L'hydre représente les désirs multiples et conflictuels, le lion la colère (ou volonté), l'homuncule la raison.

Cette morale s'accompagne d'une doctrine sur l'immortalité de l'âme. Platon affirme en effet que l'âme est immortelle. Il avance plusieurs arguments pour étayer cette thèse : la connaissance, qui selon lui repose sur la réminiscence (l'âme se souvient, donc elle a dû connaître dans une vie antérieure) ; si la revivre n'existait pas, tout finirait par être mort ; les essences sont éternelles, or l'âme est une essence (c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et non quelque chose de sensible) ; l'âme est ce qui donne la vie, donc elle ne peut mourir.

---

<sup>8</sup> On retrouve cette idée chez presque tous les auteurs, par exemple chez Pascal : l'homme n'est ni ange, ni bête.

En plus de cela, Platon invente le jugement dernier et l'enfer<sup>9</sup>. Hannah Arendt n'hésite pas à dire que Platon a inventé l'enfer comme instrument politique, afin de pousser les hommes à faire le bien.

Platon affirme aussi, à partir de sa conception idéaliste, que le corps nous trompe et que la connaissance consiste à s'en détacher au maximum : c'est pourquoi philosopher, c'est apprendre à mourir. Le philosophe doit, autant que possible, apprendre à séparer son âme de son corps afin d'accéder aux Idées dans toute leur pureté.

Il est difficile de savoir si Platon croyait vraiment tout ce qu'il a écrit, ou s'il avançait certaines idées uniquement comme des instruments politiques. Il est frappant de voir qu'il n'hésite pas à déterminer le *Vrai* à partir du *Bien* : par exemple, il soutient que l'homme juste et heureux, uniquement parce que nous *devons* dire cela si nous voulons que les hommes se comportent avec justice.

Autres idées de Platon : Critique des arts : l'œuvre d'art est l'imitation d'une chose, c'est-à-dire la copie d'une copie (car la chose est la copie d'une Idée) : donc elle est éloignée de trois degrés de la réalité

Critique de l'écriture : l'écriture affaiblit la mémoire, et un texte est figé, de sorte qu'il ne peut répondre au lecteur ; paradoxalement, Platon est l'un des premiers auteurs dont les textes nous soient parvenus, et sa pensée en a tiré un énorme bénéfice !

La hiérarchie des êtres est déterminée par leur nombre de pattes : au plus on a de pattes, au plus on est bas dans la hiérarchie ; on a donc, dans l'ordre : ceux qui rampent (serpents, limaces, escargots), puis le mille-pattes et les chenilles, puis les araignées (8 pattes), puis les insectes (6 pattes), puis les mammifères (4 pattes), puis les oiseaux et les hommes (2 pattes).

On ne saurait trop insister sur l'influence qu'a eue Platon sur l'ensemble de la pensée occidentale. On peut dire que toute notre culture provient de quatre sources : le judaïsme, le christianisme, les Grecs et les Romains. En ce qui concerne Platon, il a largement contribué à déterminer la religion chrétienne, sans doute au même titre que le judaïsme et Jésus. La doctrine de l'immortalité de l'âme, du jugement dernier, de l'enfer, la condamnation des plaisirs du corps, toutes ces dimensions de la philosophie platonicienne se retrouveront dans le christianisme. Nietzsche disait d'ailleurs que le christianisme est un « platonisme pour le peuple ». Nous avons d'ailleurs remarqué l'analogie entre Socrate et Jésus.

Textes de Platon à lire en priorité : *Le Banquet* (sur l'amour et la beauté), *La République* (sur la justice et la politique), *L'Apologie de Socrate* et le *Criton* (sur le procès et la mort de Socrate).

 **Fomesoutra.com**  
*ga soutra !*  
Docs à portée de main

### Aristote (384-322)

Aristote fut le disciple de Platon et le professeur d'Alexandre le Grand. Bien qu'il soit l'élève de Platon, Aristote va s'opposer à lui sur presque tous les points. Platon partait de la morale pour construire sa conception du monde. Aristote, au contraire, part de la métaphysique pour construire sa pensée morale et politique. Chez Platon, la morale et la politique sont essentielles, alors que chez Aristote, c'est la connaissance, la science qui est essentielle. Platon s'intéresse au Bien, Aristote au Vrai.

On a pu dire que Platon est le fondateur de la philosophie et Aristote le fondateur de la science. Platon est idéaliste (au sens philosophique : il pense que les idées sont plus réelles que la matière) alors qu'Aristote est plutôt matérialiste. Cette différence entre les deux maîtres est représentée sur le tableau de Raphaël, *l'Ecole d'Athènes* : Platon et Aristote sont au centre, côte à côte : Platon a le doigt pointé vers le ciel, Aristote montre le sol de la main.

---

<sup>9</sup> Cf. cours n° 10 sur le devoir.

## Physique

Aristote est un grand scientifique : il invente la logique, la méthode scientifique, écrit des traités de physique, de biologie, d'astronomie. Il étudie aussi la morale, la politique, la métaphysique... Paradoxalement, si sa méthode scientifique est bonne, ses idées scientifiques sont à peu près toutes fausses, et son influence va bloquer le progrès de la science pendant plusieurs siècles, jusqu'à la fin du Moyen Âge. Par exemple, il refuse la théorie des atomes soutenue par Démocrite et revient aux quatre éléments d'Empédocle : l'eau, l'air, la terre, le feu.

Il distingue aussi quatre causes : la cause formelle, la cause finale, la cause efficiente, la cause matérielle. Par exemple, la cause matérielle d'une statue en marbre, c'est le marbre ; sa cause formelle, c'est sa forme ; sa cause efficiente, c'est le sculpteur ; et sa cause finale, c'est réjouir l'œil, plaire au public. Pour le lit : cause matérielle : le bois ; cause formelle : la forme ; cause efficiente : le menuisier ; cause finale : dormir. Pour Aristote, la cause finale est essentielle. Il est finaliste : il pense que chaque être dans la nature existe en vue d'une fin : le pied pour marcher, l'homme pour penser, etc.

Aristote invente la logique. Ses principes dureront sans changement important jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, date à laquelle la logique connaîtra de nouveaux progrès. Aristote reconnaît notamment que l'on ne peut tout démontrer : les principes de toute démonstration doivent être connus par une autre méthode, à savoir l'intuition et l'induction<sup>10</sup>.

**Fomesoutra.com**  
ça soutra !  
Docs à portée de main

## Ethique

Quel est le but de la vie ? Est-ce travailler, aimer, jouer ? Pour répondre à cette question, Aristote propose un argument logique qui consiste à distinguer les fins et les moyens. Certaines activités sont faites pour elles-mêmes : elles ont leur fin en elles-mêmes. Ce sont des *praxis*. Les autres activités sont faites en vue d'autre chose. Ce sont des *poiesis* (production). Par exemple, le jeu est une *praxis*, alors que la production d'un objet technique ou même d'une œuvre d'art est une *poiesis*. De manière plus générale, tout travail est une *poiesis*, c'est-à-dire un moyen. Or, dit Aristote, les fins sont supérieures au moyen, ne serait-ce que parce qu'elles en sont la condition : pas de moyen sans fin. La fin, au contraire, peut exister par elle-même, sans avoir besoin d'autre chose. Ainsi, comme Platon, Aristote avait un certain mépris pour le travail, bon pour les esclaves. Le travail n'est qu'un moyen, inférieur à toute fin. Le but de la vie et de l'éthique sera donc une *praxis*.

Mais quelle sera cette *praxis* ? Le jeu, le sport, l'art, la politique, la science ? Ici intervient le *finalisme* d'Aristote. Pour Aristote, chaque être de la nature existe en vue d'un but : le pied sert à marcher, les ailes à voler, etc. Le but de chaque être, c'est ce pour quoi il est fait. Quelle est donc la fin de l'homme ? Ce sera ce qui lui est spécifique et le distingue des autres animaux.

Spontanément, tout le monde répondra que le but de la vie est le bonheur. Aristote admet cela : comme la plupart des Grecs, il est *eudémoniste* (il fait du bonheur la valeur suprême). Mais le bonheur est un terme creux, car nous pouvons l'atteindre par de multiples moyens. Quelle est la *praxis* heureuse qui constitue la fin propre à l'homme ?

Ce qui distingue l'homme des autres animaux, c'est que c'est un *animal politique*, ou encore un *animal rationnel*. Le but de l'homme est donc la pratique des vertus éthiques (justice, bonté, courage, etc.) et des vertus théorétiques (connaissance, etc.). Autrement dit, le but de la vie, c'est la politique et la science. En matière politique, la morale d'Aristote est une morale du juste milieu : la vertu est l'art de trouver le juste milieu entre deux extrêmes également vicieux. Par exemple, le courage est le juste milieu entre la pusillanimité (ou poltronnerie, ou couardise) et l'inconscience.

---

<sup>10</sup> Cf. le cours n° 17 sur la raison et le réel.

Mais les vertus éthiques (ou politiques) gardent un côté utilitaire. Aussi Aristote n'hésite-t-il pas à affirmer que ces vertus sont « mesquines » et indignes des dieux. La vertu suprême, le bonheur suprême, réside donc dans la pensée, dans la contemplation de la vérité. De plus, l'intellect est la partie la plus noble de l'homme, quasi divine. Donc la vie la plus parfaite est la vie dédiée à la connaissance.



## Le divin

La conception du divin, chez Aristote, est assez proche de celle de Platon. Dieu, pour Aristote, est le premier moteur immobile : il meut tout, mais rien ne le meut. Aristote étant finaliste, pour lui le moteur du monde, sa cause fondamentale, c'est la fin (le but) des choses. Or la fin des choses, c'est le Bien. Donc le Bien est le moteur du monde. « La cause finale meut comme objet de l'amour », écrit Aristote : le divin, le Bien, meut les êtres parce que les êtres l'aiment et tendent vers lui. Donc Dieu, c'est le bonheur, en quelque sorte.

C'est une réalité pure transcendante (qui nous dépasse, qui est inaccessible) : c'est une substance éternelle, immobile, séparée des êtres sensibles. Cette réalité n'a aucune étendue (elle n'est pas spatiale) : elle est une pensée pure qui se pense elle-même et jouit de cette contemplation. Tout ceci est très mystérieux !

## Politique

La philosophie d'Aristote est très célèbre. Son idée fondamentale est que *l'homme est un animal politique*<sup>11</sup>, c'est-à-dire qu'il vit naturellement en cité. Les modernes s'opposeront à cette idée en distinguant la société, instaurée par un « contrat social », de l'état de nature. L'homme se réunit donc naturellement en communautés (famille, village, cités). La cité est définie comme la communauté **autosuffisante**<sup>12</sup> : l'autarcie est une valeur politique très importante pour Aristote. Toutefois la cité ne vise pas seulement la subsistance, son but est plus élevé que cela : la fin de la cité est le bonheur, et elle aspire à produire de **belles actions**<sup>13</sup>. Les échanges économiques ne suffisent pas à faire une cité.

Contrairement à Platon, Aristote n'affirme pas la supériorité d'un seul type de cité sur les autres : très ouvert, il pense au contraire qu'il n'y a pas de constitution idéale, car la meilleure constitution dépend du peuple et du pays considéré. Toutefois, pour chaque type de régime il y a une forme droite, qui vise l'avantage de tous, et une forme déviée, qui ne vise à satisfaire qu'une fraction de la population<sup>14</sup>. Ainsi la monarchie peut dévier en tyrannie (vise l'avantage du roi), l'aristocratie peut tourner à l'oligarchie (vise l'avantage des riches) et la république peut virer à la démocratie (vise l'avantage des pauvres)<sup>15</sup>. Aristote n'est pas aussi antidémocrate que Platon, mais il n'hésite pas à afficher un certain élitisme : si un homme l'emporte par l'excellence, dit-il, alors il faut lui obéir<sup>16</sup>.

## Esthétique

Aristote est le fondateur de l'esthétique. Il explique le plaisir pris à l'art par le désir naturel de connaître qui est en tout homme. Contrairement à Platon, il voit donc plutôt dans les arts un moyen de connaître qu'une illusion.

La comédie représente les actions laides et basses, mais inoffensives. La tragédie, au contraire, représente des actions nobles. La théorie esthétique la plus célèbre d'Aristote est sans doute celle de la *catharsis* (purgation) : « La tragédie est donc l'imitation d'une action

---

<sup>11</sup> Aristote, *Les Politiques*, I, 2.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Id.*, III, 9.

<sup>14</sup> *Id.*, III, 6.

<sup>15</sup> *Id.*, III, 7.

<sup>16</sup> *Id.*, III, 13.

noble, conduite jusqu'à sa fin et ayant une certaine étendue, [...] c'est une imitation faite par des personnages en action et non par le moyen d'une narration. Par l'entremise de la pitié et de la crainte, elle accomplit la purgation (*catharsis*) des émotions de ce genre. »<sup>17</sup> Il n'est pas très facile de savoir ce qu'Aristote voulait dire exactement. Trois grandes interprétations de la *catharsis* ont été données :

(1) La tragédie, excitant la terreur et la pitié chez les spectateurs, purge ces passions : elle les ramène à un niveau modéré, un peu comme une cure psychanalytique (thèse de Racine, grand dramaturge français du XVII<sup>e</sup> siècle). La *catharsis*, en ce sens, est similaire au traitement homéopathique ou aux cultes orgiastiques : l'enthousiasme provoqué par les danses « purgeait » de la possession divine.

(2) La tragédie est un simple exemple visant à ôter l'envie de nous livrer à nos passions en représentant les conséquences qui pourraient en résulter pour nous : quand on voit tous les malheurs qui arrivent au héros tragique (ex : Œdipe), ça donne envie de se tenir à carreau (thèse de Corneille, autre grand dramaturge français du XVII<sup>e</sup> siècle).

(3) La *catharsis* vient de ce que la tragédie nous fait comprendre nos émotions, leurs causes, leur logique (thèse de Claire Brunet).

L'idée aristotélicienne selon laquelle l'art nous délivre une connaissance va si loin qu'il n'hésite pas à dire que la poésie est un meilleur moyen de connaissance que l'histoire, car elle raconte le général (ce qui pourrait arriver), alors que l'histoire raconte le particulier (ce qui est arrivé)<sup>18</sup>. Or la science est la connaissance du général, et non du particulier (le médecin connaît la maladie en général, telle qu'elle est pour tous les hommes, et non seulement la maladie telle que Socrate l'a eue hier). Le poète nous révèle directement la nature humaine, qu'il voit dans une intuition, alors que l'historien se contente de nous la faire découvrir en rapportant les faits contingents qui se sont produits. Le poète est même libre de choisir les situations et de les arranger pour mieux nous montrer l'aspect de la nature humaine qu'il veut nous faire découvrir.

Références :

- Aristote, *Métaphysique, Ethique à Nicomaque, Les Politiques, Poétique*.
- Cours : cours sur la raison et le réel, cours sur l'Etat, cours sur l'art.
- NB : l'école de Platon s'intitule l'*académie*, celle d'Aristote est le *lycée*. C'est de là que viennent le nom de ces institutions contemporaines.

Autres philosophes grecs

**Fomesoutra.com**  
ça soutra !  
Docs à portée de main

### Diogène le cynique (410-323)

Diogène fut le représentant le plus marquant de l'école des cyniques (école fondée par Antisthène). Un cynique rejette les conventions sociales et les principes moraux pour vivre conformément à la nature. Diogène, par exemple, vivait dans un tonneau. Il traînait dans les rues toujours à moitié nu et il se masturbait en public. Un jour, Alexandre le Grand (le grand conquérant, élève d'Aristote) est venu voir Diogène. Celui-ci était assis par terre, à côté de son tonneau. Alexandre lui demanda : « Que puis-je faire pour toi ? » Diogène lui répondit : « Ôte-toi de mon soleil ! »

### Epicure (341-270)

Aujourd'hui, quand parle d'un « épicurien », on veut dire un hédoniste, un jouisseur, quelqu'un qui profite des plaisirs de la vie, notamment la bonne chère et la bonne chair. Mais la philosophie d'Epicure est très éloignée de cette image.

<sup>17</sup> Aristote, *Poétique*, chap. VI.

<sup>18</sup> *Id.*, chap. IX.

Certes, Epicure est hédoniste : il fait du plaisir le bien suprême. Mais il faut aussitôt ajouter que le « plaisir » signifie pour lui l'ataraxie, c'est-à-dire la tranquillité de l'âme, l'absence de troubles. Par conséquent, le moyen d'atteindre cet état idéal n'est pas la multiplication frénétique des désirs et des plaisirs, mais bien au contraire la modération la plus austère.

Epicure distingue les plaisirs naturels (manger, boire, dormir, etc.) et les plaisirs non naturels (le plaisir de la gloire, de l'argent, etc.). Parmi les plaisirs naturels, certains sont nécessaires (manger pour survivre), d'autres non (manger des mets raffinés). Les plaisirs artificiels, eux, ne sont jamais nécessaires. Pour atteindre l'ataraxie, il faut s'en tenir au minimum, car tout désir risque de nous mener au trouble et à la frustration. Epicure recommande donc de s'en tenir aux plaisirs naturels et nécessaires : tous les plaisirs superflus sont à fuir. L'idéal épicurien se rapproche donc davantage de la vie simple et austère d'un moine que de la vie bariolée d'un « bon vivant ».

En ce qui concerne la métaphysique, Epicure est matérialiste. Il reprend l'atomisme de Démocrite. Selon lui le monde est déterminé (c'est-à-dire qu'il n'y a pas de hasard : le passé détermine le futur). Il n'y a pas de finalité (le monde n'a pas de but). Le nombre d'atomes est infini, si bien qu'il y a une infinité de mondes. Les dieux existent, mais ils habitent les intervalles entre les mondes et ne s'occupent pas des hommes. Donc nous n'avons rien à craindre des dieux.

De même, la mort n'est pas à craindre car elle ne nous concerne pas. En effet, tout bien et tout mal réside dans la sensation. Or la mort est la dissolution du corps et la dispersion de l'âme, donc la privation de la sensation. Comme une fois mort on ne peut plus sentir, on ne peut plus souffrir non plus.

La science n'a pas de valeur en soi. Elle n'est qu'un moyen de nous apporter le bonheur. Le but de la philosophie n'est donc pas théorique mais pratique. Le but de la philosophie est d'atteindre le bonheur, conçu comme sérénité.

Finalement, l'épicurisme est un quadruple remède : c'est en effet une philosophie qui nous dit que nous n'avons rien à craindre des dieux, que nous n'avons rien à craindre de la mort, que nous pouvons supporter la douleur, et que nous pouvons atteindre le bonheur.

Epicure fonda une école à Athènes, le Jardin, en 306. On parle aussi des « philosophes du Jardin » pour désigner les épicuriens.

## **Le philosophe grec**

Aujourd'hui, un philosophe, c'est généralement un professeur, c'est-à-dire un homme qui exerce un métier comme un autre. Une fois sorti du lycée ou de l'université où il enseigne, le professeur de philosophie est un homme comme un autre. A l'époque des Grecs, il en allait tout autrement : la pensée des philosophes n'était pas déconnectée de leur vie. Avoir une philosophie, c'était défendre un art de vivre. La philosophie n'était pas seulement un discours, elle s'inscrivait dans le comportement et dans le corps même du philosophe. De Socrate à Epicure en passant par Diogène, chaque philosophe grec nous montre, par sa vie même, les effets concrets de sa philosophie.

L'époque romaine  **Fomesoutra.com**  
*ça soutra !*  
Docs à portée de main

## **Lucrèce (98-56/55)**

Lucrèce est un philosophe matérialiste dont il nous est parvenu une seule grande œuvre poétique (écrite en vers) : *De natura rerum* (*De la nature des choses*). Cet ouvrage contient sa conception du monde. Athée, il s'inspire d'Epicure et critique la religion en montrant tout le mal qu'elle a fait.

## Le stoïcisme : Epictète (50-130)

Epictète est un stoïcien. Le stoïcisme est un très grand courant philosophique fondé par Zénon de Kition (335-264), puis repris par Chrysippe (281-205), Sénèque (-4/+64), Epictète et Marc Aurèle (121-180). De nos jours, « rester stoïque » signifie supporter le malheur ou le danger sans sourciller. Ce sens exprime assez bien l'idée générale du stoïcisme : il s'agit de se retirer dans une citadelle intérieure afin de ne plus craindre les malheurs dont peut nous frapper la fortune (le hasard).

Epictète est un philosophe latin de langue grecque. Il fut esclave à Rome, affranchi puis banni. Il y a une parenté entre stoïcisme et esclavage : le stoïcisme, en rendant notre bonheur indépendant des circonstances extérieures, permet même à un esclave d'être libre et heureux. Les critiques du stoïcisme diront que ces idéaux manquent d'ambition, que c'est une éthique pour esclaves.

Le stoïcisme est un eudémonisme : le but à atteindre est le bonheur. Mais le moyen d'y parvenir n'est plus la pensée (Aristote) ni le plaisir (Epicure), mais la domination absolue de nos pensées et de nos désirs. Les stoïciens ont remarqué que notre bonheur ne dépend que de nous, car il dépend de la valeur que nous accordons aux choses. S'il m'arrive un accident, je ne serai malheureux que si j'attribue de la valeur à ce que j'ai perdu. Nous sommes donc libres d'être heureux : il suffit de le décider, de le vouloir. Autrement dit, si j'accepte ce qui m'arrive je serai heureux : « Ne cherche pas à ce que les événements arrivent comme tu veux, mais veuille que les événements arrivent comme ils arrivent, et tu seras heureux. »<sup>19</sup>

Cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à toute action. On peut agir, mais il faut le faire de façon rationnelle en distinguant soigneusement *ce qui dépend de nous* et *ce qui n'en dépend pas*. Il faut s'efforcer d'agir sur les choses qui dépendent de nous, mais il ne faut accorder aucun prix à ce qui ne dépend pas de nous : ainsi on se rend indépendant du monde extérieur et on devient parfaitement maître de son bonheur. Par exemple, la mort ne dépend pas de nous : il faut donc cesser de la craindre, car nous n'y pouvons rien.

Souviens-toi donc de ceci : si tu crois soumis à ta volonté ce qui est, par nature, esclave d'autrui, si tu crois que dépende de toi ce qui dépend d'un autre, tu te sentiras entravé, tu gémeras, tu auras l'âme inquiète, tu t'en prendras aux dieux et aux hommes. Mais si tu penses que seul dépend de toi ce qui dépend de toi, que dépend d'autrui ce qui réellement dépend d'autrui, tu ne te sentiras jamais contraint à agir, jamais entravé dans ton action, tu ne t'en prendras à personne, tu n'accuseras personne, tu ne feras aucun acte qui ne soit volontaire ; nul ne pourra te léser, nul ne sera ton ennemi, car aucun malheur ne pourra t'atteindre.

Epictète, *Manuel*, I, 1

Le stoïcisme est l'art de l'investissement pulsionnel : il faut investir nos passions dans ce qui dépend de nous. Il ne faut pas accorder de prix à ce qui relève du hasard, mais chercher le bonheur dans la satisfaction d'avoir fait ce qu'il fallait, d'avoir bien agi, c'est-à-dire dans la vertu. Dans un malheur, il faut se consoler en se disant qu'on a fait tout ce qu'on pouvait pour l'éviter. Ainsi les stoïciens tentent d'*identifier le bonheur à la vertu*.

Ainsi, ressentant de la douleur en leurs corps, [les grandes âmes] s'exercent à la supporter patiemment, et cette épreuve qu'elles font de leur force, leur est agréable ; ainsi, voyant leurs amis en quelque grande affliction, elles compatissent à leur mal, et font tout leur possible pour les en délivrer, et ne craignent pas même de s'exposer à la mort pour ce sujet, s'il en est besoin. Mais, cependant, le témoignage que leur donne leur conscience, de ce qu'elles s'acquittent en cela de leur devoir, et font une action louable et vertueuse, les rend plus heureuses, que toute la tristesse, que leur donne la compassion, ne les afflige.

Descartes, *Lettre à Elisabeth*, 18 mai 1645

---

<sup>19</sup> Epictète, *Manuel*, VIII.

Le stoïcisme est en même temps une doctrine de la *liberté*. Il nous révèle que nous sommes au fond absolument libres, car nous ne pouvons être « contraints » que si nous attribuons de nous-mêmes une valeur aux choses, par exemple à ce dont on nous menace. Et personne ne peut nous obliger à accorder une valeur à telle ou telle chose. Seule la volonté oblige la volonté. Un homme peut bien avoir un pouvoir sur mon corps, mais il n'a aucun pouvoir sur mon âme ni sur mon action, qui dépend toujours de moi.

Homme, tu possèdes par nature une volonté qui ne connaît ni obstacles ni contraintes : voilà ce qui est écrit dans ces entrailles. Je te le ferai voir d'abord à propos de l'assentiment. Y a-t-il quelqu'un qui puisse t'empêcher d'adhérer à la vérité ? Personne ; tu vois bien que, en cette matière, ta volonté ne rencontre ni contrainte, ni obstacle, ni empêchement. Eh bien ! en est-il autrement dans le cas des désirs et des tendances ? Qui peut vaincre une tendance, sinon une autre tendance ? un désir ou une aversion, sinon un autre désir ou une autre aversion ? Si l'on me menace de mort, dis-tu, on me contraint ? Ce n'est pas cette menace qui te contraint d'agir, c'est l'opinion que tel ou tel acte est préférable à la mort ; c'est donc bien encore ton jugement qui t'y oblige ; c'est la volonté qui oblige la volonté.

Epictète, *Entretiens*, livre I, chap. 17

Ainsi Sénèque montre que l'homme qui ne craint pas du tout la mort sera toujours parfaitement libre, car à la moindre contrainte il pourra se suicider plutôt que d'obéir. On retrouvera des éléments du stoïcisme tout au long de l'histoire de la philosophie : chez Montaigne, Descartes, Spinoza. On peut même voir une parenté entre le stoïcisme et la philosophie de Sartre : quand celui-ci dit que l'homme est « condamné à être libre », la liberté fondamentale dont il parle est celle que les stoïciens ont découverte.

Le stoïcisme est une belle philosophie, mais peut-être un peu trop belle pour être vraie. Disons simplement en guise de critique que la liberté intérieure est bien différente de la liberté dont on parle habituellement, à savoir la liberté politique. La liberté intérieure, magnifiée par les stoïciens, est la liberté de mourir plutôt que d'aller en prison. C'est la liberté d'éviter un mal par un pire mal. Belle liberté ! De plus, ce n'est peut-être qu'un jeu de mots de dire que nous sommes « libres » de modifier à volonté nos pensées et sentiments. Certes, « personne » ne nous en empêche ; mais nous ne nous sentons guère « libres » pour autant. Au contraire, les sentiments sont peut-être ce qui est le moins contrôlable. Tout ceci montre la complexité du concept de « liberté intérieure »...

La philosophie médiévale

  
ga soutra !  
Docs à portée de main

### Saint Augustin (354-430)

Après une jeunesse tumultueuse, Saint Augustin se convertit au christianisme. C'est un très grand auteur pour la tradition chrétienne. Nous évoquerons seulement ses idées essentielles.

Les réflexions de Saint Augustin sur le temps sont très célèbres : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je veux l'expliquer à celui qui me le demande, je ne le sais plus ». Le temps est mystérieux : le passé n'est plus, le futur n'est pas encore ; quant au présent, pris entre le passé et le futur, il n'est qu'une limite, il est infiniment court. L'idée d'Augustin est que le temps n'existe pas vraiment : il est dans l'âme. Le passé n'est rien d'autre que la mémoire, le futur n'est rien en dehors de l'anticipation, et le présent peut être rattaché à la perception.

Contemporain de la destruction de l'empire romain par les invasions barbares<sup>20</sup>, alors même que Rome s'était convertie au christianisme depuis un siècle, Saint Augustin était face à un difficile problème de théodicée (justification de Dieu). Il défend le christianisme face à

---

<sup>20</sup> Le 24 août 410, Rome est pillée par les troupes du roi wisigoth Alaric. C'est la fin de l'empire romain et du monde antique.

l'opinion publique en introduisant l'idée d'un conflit entre la *cité terrestre* (cité des méchants) et la *cité céleste* (celle de Dieu et des justes). L'histoire est marquée par le combat entre ces deux forces et par un progrès historique qui marque l'av nement progressif de la cité de Dieu, régie par la justice et le bien. Aujourd'hui, l'idée d'un progrès historique est banale, mais à l'époque d'Augustin une telle idée est très originale, car le temps était généralement conçu de manière stable ou cyclique, voire sur le modèle du déclin (suite au péché originel).

Enfin, en matière morale on retient généralement d'Augustin l'accent mis sur l'amour : « aime et fais ce que tu voudras ».



### **Anselme (1033-1109)**

Saint Anselme est connu pour sa « preuve » de l'existence de Dieu. Voici son raisonnement : nous avons l'idée d'un être suprême, c'est-à-dire un être tel qu'on ne puisse en penser de plus grand. Cet être existe nécessairement ; car s'il n'existait pas, nous pourrions en penser un de plus grand : n'importe quel être existant ferait l'affaire. Donc l'être le plus puissant existe nécessairement.

Autre preuve de l'existence de Dieu, encore plus fameuse : Dieu est parfait. Or l'existence est une perfection. Donc Dieu existe.

Ces preuves reposent essentiellement sur une conception particulière de la science, très influencée par les mathématiques. En mathématiques, on peut faire des démonstrations justes indépendamment de l'existence des objets dont on parle. Par exemple, on peut prouver les propriétés d'un triangle sans se poser la question de savoir si ce triangle existe. A partir de ce paradigme, de ce modèle, les philosophes ont cru pouvoir démontrer l'existence d'une entité comme n'importe quelle autre propriété. Mais c'est une erreur. Les raisonnements purement logiques ne peuvent rien nous apprendre sur le monde. L'existence n'est pas une propriété (un simple concept), mais un fait. Tirer l'existence d'une définition n'est possible que si on introduit subrepticement un fait dans la définition.

Bref, tous les arguments visant à prouver l'existence de Dieu peuvent être interprétés de deux manières. Ou bien on introduit un concept précis dont on affirme l'existence a priori, et alors l'argument est aussi farfelu que celui qui dirait « je définis Jumbo comme un éléphant volant, et qui existe, donc par définition Jumbo existe ». Ou bien on affirme une existence indéterminée par un raisonnement logique. C'est la manière la plus charitable d'interpréter les arguments d'Anselme et de Descartes. Mais alors le concept de Dieu en vient à coïncider avec le concept de monde, ou à la rigueur avec « ce qu'il y a de plus puissant dans le monde », pour autant qu'un tel concept ait un sens précis. Autrement dit, on est alors plus près du Dieu de Spinoza – c'est-à-dire la Nature – que du Dieu personnel, justicier et miséricordieux des religions monothéistes.

### **Saint Thomas d'Aquin (1225-1274)**

Ce philosophe chrétien, emblématique de la philosophie médiévale et de la scolastique, a réalisé la synthèse entre le christianisme et la philosophie d'Aristote, redécouverte à son époque grâce aux Arabes qui avaient recueilli cet héritage.

Selon Thomas d'Aquin, la foi et la raison ne sont pas opposées mais complémentaires : la foi apporte des vérités inaccessibles à la première, tout en conservant l'efficacité propre des lois de la raison. En 1563, le thomisme est adopté comme doctrine officielle de l' glise.